

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 8 AOUT, 1878.

No. 2

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

DANS une habitation située dans une des rues les plus élevées de la ville, d'apparence respectable et pourvue à l'intérieur de tout ce qui distingue ordinairement la demeure des riches, un homme d'un âge déjà mûr, étendu sur son lit de mort, attendait de moment en moment le dernier appel. Tout ce que peuvent la science et l'habileté du médecin, tout ce que peut cet amour qui échauffe le cœur d'un ange, avait été épuisé : nuit et jour, pendant de longues semaines, des génies bienfaisants, une femme dévouée et des enfants aimants, avait fait tous leurs efforts pour détourner le coup. Mais, en dépit de leur tendresse, il gisait là, sa chevelure brune doucement écartée de son noble front ; ses yeux noirs brillaient d'un éclat extraordinaire et contrastaient vivement avec cette pâleur qui annonce l'approche de la redoutable messagère.

Près de lui se tenait un jeune homme de dix-huit ans, plein de jeunesse et de force, mais dont les traits virils s'adouciaient et s'harmonisaient avec un regard de l'amour le plus tendre.

“ Plût au ciel que je pusse mourir pour toi, ô mon père ! ” était écrit sur son beau visage ; sa main était dans celle du mourant, et l'œil étincelant du père était fixé sur lui, comme si ses pensées trop nombreuses et trop fortes eussent eu de la peine à se faire jour.

“ Mon cher enfant, tout est presque fini. ” Le son de sa voix était doux et tremblant, et lorsque ces sons frappèrent l'oreille du jeune homme, ses larmes coulèrent en abondance, mais il ne répondit pas.

“ Ma carrière a été bien pénible : fatigues inutiles, James, mais vous savez tout : j'ai fait de rudes efforts pour résister au torrent qui m'entraînait.

— Bon père, plus de ces pensées-là. Vous avez fait votre possible. ”

Une légère rougeur colora le joue du moribond comme si les sons de la voix de son enfant eussent remis le sang en circulation.

Oui, James, vous avez raison ; j'en

ai fini avec le passé, mais l'avenir ne m'appartient pas. Je ne crains rien pour moi ; je vais me reposer. Mais vous, mes pauvres enfants, votre mère, vos sœurs, et vous-même, mon fils, je ne vous laisse rien, pas même un ami pour vous aider. ”

Les gouttes de sueur s'amassaient sur son front pâle ; dégageant sa main de l'étreinte de son père, le jeune homme les essuya doucement.

“ Bon père, tâchez de penser que Dieu nous protégera comme il l'a toujours fait. Oui, oui, Dieu, mon père, oh ! oui, j'ai foi en lui. ”

Le vent mugit, et des flots de pluie frappèrent les vitres des fenêtres closes. Le jeune homme reprit en pressant la main de son père :

“ Mais je ne puis plus rien. Je vous laisse, mon cher enfant, ma dernière, ma meilleur bénédiction. Vous avez éclairé mes sombres heures ; vous vous êtes pour moi privé de tous les plaisirs de votre âge, vous avez toujours été un fils bien dévoué. Que Dieu vous bénisse ! que Dieu soit votre... ”

Les violentes émotions du père ne purent s'exprimer par des paroles ; l'effort déjà fait était de trop pour son corps épuisé, et sa respiration courte et saccadée avertit son fils qu'elle allait bientôt cesser.

Autour du lit, dans une douleur muette et impuissante, se furent bientôt groupées les tendres affections de son cœur ; son œil s'arrêta un moment avec une intensité éloquente sur chacun de ses enfants, leur disant le long adieu ; et alors, sur celle qui avait été son premier et son seul amour, sa compagne dans ce voyage de la vie, le dépositaire de ses affections les plus tendres, il fixa son long, son dernier regard jusqu'à ce que son éclat pâlit et disparût sous le voile de la mort.

Il fait grand jour. Le soleil brille joyeusement, et une foule affairée se presse dans les rues embarrasées, chacun courant à ses occupations du jour.

Dans la même chambre, est étendu un corps paré pour la tombe. A côté de cette pâle enveloppe terrestre se tient le même jeune homme ; ses mains son jointes et son œil est tristement fixé sur ces traits froids et roidis. Les scènes passées de son jeune âge se succèdent rapidement dans son souvenir. Il se rappelle son père au milieu de ses journées heureuses, il

se le rappelle aussi lorsque des nuages, sombres s'amoncelaient et versaient sur lui leurs tempêtes ; combien son son jeune cœur avait ressenti les souffrances éprouvées par ce bon père, jusqu'au jour où toutes les forces de son esprit tendirent vers un seul but : partager ses douleurs et les calmer.

Ce cœur si éprouvé repose maintenant ; il n'a plus besoin de paroles de consolation, de fidélité filiale ; il n'a plus besoin du regard vigilant de l'amour. Le lien secret est coupé, et la voile impénétrable a laissé tomber ses lourds replis autour de ce pâle et froid dormeur.

Mais ces larmes silencieuses qui tombent ne disent pas une histoire ordinaire ; et cependant, parmi ce monde affairé, combien de jeunes gens sont journellement appelés à veiller près du cadavre de leur père !

La véritable amour filial est une passion qui n'est pas si commune que beaucoup le croient. Dans l'enfance, et avant que des influences froides et étrangères aient entravé le jeu pur et libre du cœur, nous savons tous avec quelle assurance de protection, avec quelle confiance en sa sagesse, sa justice, sa force et son amour, le petit enfant considère celui qu'il appelle son père. Mais lorsque les mauvaises passions croissent en force et rencontrent souvent des remontrances justes et sévères, alors un sentiment de contrainte et de peur s'élève et jette un froid glacial sur ses affections sacrées. Et souvent arrive ce monde sans cœur, qui ne connaît rien de saint en amour, qui ne voit rien de beau dans les attachements domestiques de la vie ; ce monde égoïste, sans âme, ce monde empoisonné couvre d'une ombre mortelle le cœur plein de fraîcheur et de jeunesse. Encore retenu dans le cercle du pouvoir paternel, l'enfant sauve du moins les apparences ; mais tout ce qu'il y avait de beau dans les premières émotions du cœur, tout ce qui rappelait le ciel dans son obéissance et sa confiance, tout ce qui entoure d'une auréole divine la personne et le nom sacrés d'un père, tout a disparu.

James n'avait jamais connu une pensée froide et égoïste à l'égard de ce parent bien-aimé, sur le cadavre duquel ses larmes coulent ; aucun reproche ne tourmente son cœur en contemplant ces traits glacés sa jeune

existence n'a été qu'un jour dévoué tout entier à l'amour le plus vrai, et maintenant il pleure de ne pouvoir plus rien faire.

John T. Edwards avait succédé à son père dans la possession du domaine de Pine-Grove dans la Caroline du nord. La propriété avait été transmise de père en fils depuis quelques générations, mais chacun des héritiers qui s'étaient succédé avait trouvé une augmentation de dettes avec un nombre additionnel d'acres à ranger parmi les terrains usés et de peu de valeur. Ils s'étaient cependant attachés à la propriété quelque grevée qu'elle fût, d'un côté parce que le revenu était encore assez grand et permettait au propriétaire de mener un train respectable ; de l'autre, parce que des quelques sentiments qui nous sont communs à tous, le meilleur peut-être est cet attachement pour l'endroit qui a été la demeure de nos ancêtres, et qui est lié dans notre souvenir avec les heureuses années de notre enfance. Parmi ceux qui avaient appelé cette demeure leur foyer, pas un peut-être n'y fut aussi fortement attaché, et n'en avait mieux apprécié les beautés naturelles et les charmes domestiques ; cependant nul, peut-être, n'avait été moins que lui capable de lutter contre les nombreux embarras dont il fallait triompher pour conserver cette possession. Pendant quinze ans il combattit jusqu'au moment où, découragé, il ceda à des circonstances qu'il ne pouvait vaincre, vendit la propriété, et avec le reste de sa fortune se retira dans la ville de New-York, où il monta une maison de commerce. Mais il n'était pas plus né, ni mieux préparé par son éducation, pour la nouvelle position qu'il avait adoptée. Ce n'était pas un faiseur d'argent. Il ne pouvait plier les nobles sentiments de son âme sensible à un intérêt mercantile. Il ne pouvait non plus sympathiser avec la multitude dans ses luttes pour acquérir les biens de ce monde ; son esprit se tenait à l'écart de la foule et du bruit, et se plaisait à vivre en lui-même ; de tristes pensées le troublaient souvent ; de sombres nuages l'environnaient sans cesse ; un pur rayon du soleil venait rarement égayer sa route, et lorsque par hasard il brillait, ce n'était jamais qu'un soleil d'avril promptement suivi d'ombre.

Il aimait à se reposer dans le cercle de la famille ; pour sa femme bien-aimée, pour ses charmants enfants et son fils dévoué, il était aussi bon qu'ils pouvaient le désirer. Autour d'eux se réunissaient toutes les attaches de son âme, il se reposait sur leur amour pur, et s'il avait pu se retirer avec eux dans quelque retraite

puisable, libre de soucis, sa vie eût été pour lui un jour d'été.

Mais ce bonheur était impossible : il était enseveli sous l'onde, et devait lutter en vain pour remonter à la surface. Ce serait une tâche trop pénible de dépeindre le sombre spectacle de sa fortune à son déclin, et de décrire les épreuves pleines de douleurs et de tortures de l'homme qui voit s'avancer à grands pas la pauvreté, quelquefois la misère. Pendant quelques années il combattit l'ennemi, son esprit se brisa dans ce choc terrible et il s'abîma dans son repos éternel.

James avait connu toutes les épreuves subies par son père et ses sympathies avaient été fortement excitées. Il s'était fait son compagnon fidèle pendant toutes les heures de travail, l'encourageant par un joyeux sourire et d'agréables paroles toutes les fois qu'un aspect favorable se présentait, et le soutenant au milieu des revers inattendus, par l'espérance de temps meilleurs, ce en quoi son bon père eût eu foi s'il avait pu.

Aucun plaisir n'eut de charme pour lui, tant qu'il vit un voile de tristesse sur le front de son père. Noble jeune homme ! quel fils pleurant la mort d'un père n'envie pas ces belles larmes qui baignent tes yeux et tombent silencieusement devant ces restes sacrés ! Il n'y aurait pas dans l'histoire d'un cœur comme le tien de quoi faire rougir le front d'un ange, et si l'esprit bien-aimé qui ne vit plus dans cette enveloppe terrestre jette un regard de son lieu de repos sur son noble enfant et lit ses pensées, peut-être sera-t-il plus heureux encore de savoir cet amour si vrai, si pur qui brûle dans ton sein !

La cérémonie funèbre est terminée. Beaucoup l'ont accompagné à son étroite demeure. Le monde a rempli son rôle dans la pompe dernière. On a fait bien des demandes, on a répondu à bien des questions sur la vie intime de celui qu'ils accompagnaient au tombeau, sur la position où il laissait sa femme et ses enfants. Les connaissances avaient visité la pauvre famille, avaient payé leur tribut de condoléances, et puis ce fut tout. On dit du monde qu'il est froid et insensible. Peut-être l'est-il ; peut-être aussi ceux qui lui donnent des noms si durs sont-ils excusable ; mais nous devrions toujours nous souvenir que le monde, comme nous l'appelons, se compose de petits cercles dans lesquels chaque atome vit, se meut et concentre ses intérêts. Le motif de l'indifférence du monde pour cette pauvre famille était tout simplement qu'il ne la connaissait pas, et c'est pour cela qu'on la laissa seule.

Quelques jours après les funérailles, un petit drapeau rouge apparais-

sait à une des fenêtres de la maison, et toute la matinée, ce ne fut qu'une allée et venue continuelle de gens de toutes sortes ; on pouvait entendre le coup retentissant du marteau du commissaire-priseur, et le son de sa voix se mêlant de temps à autre aux joyeux rires que ses fines reparties avaient excités dans la foule ; des charrettes se succédaient à la porte pour enlever des charges d'ustensiles de ménage, chers à ceux qui les avaient dernièrement possédés par tout ce que le souvenir de la famille a de sacré, mais ne devant être estimés désormais que pour le bas prix auquel ils avaient été cédés.

Pendant tout le jour la scène continua, et la dernière charge ne fut emportée que lorsque les ombres du soir descendaient. Alors disparut aussi le petit drapeau. Les pas étrangers cessèrent de souiller la maison maintenant dépouillée, et la petite famille ferma la porte et se rassembla autour du foyer où elle s'était si souvent réunie.

Mme Edwards savait bien, depuis longtemps, que l'état des affaires de son mari ne présentait que la certitude d'un grand et triste changement ; elle l'eût volontiers prié de se résigner à descendre tout d'un coup, de cesser de lutter avec la fortune contraire, et de consentir à être pauvre afin d'être heureux ; mais elle savait trop bien comme il ressentait vivement sa position vis-à-vis du monde ; il l'avait prise dans une condition élevée, et il voulait l'y maintenir ; et quand elle connut le malheur, quand la pauvreté se dressa devant elle, froide et terrible, elle ne faiblit pas en sa présence, mais, le regard calme et ferme, elle se prépara à marcher au-devant de ses plus cruelles réalités.

Elle était encore au printemps de la vie, et sa beauté avait conservé toute sa fraîcheur. Ses filles étaient sa vivante image. Marie, l'aînée, avait quinze ans accomplis ; et Julie était de deux années plus jeune. Elevées au milieu d'une atmosphère d'amour, dans leurs traits gracieux et purs éclatait la noblesse de leurs généreux cœurs.

—Voilà une journée bien pénible pour vous, mère, mais tout est fini maintenant.

—Oui, mon fils, mais c'était un sacrifice nécessaire. Nul ne devait se souvenir de votre père comme d'un débiteur.

—C'est une consolante idée, bonne mère, dit Marie en attachant ses yeux brillants d'émotion sur le visage triste mais toujours beau de sa mère : si nous n'avons pas d'amis, nous pouvons nous réjoir dans la pensée que nous ne devons rien à personne.

(La suite au prochain numéro.)

FEU MGR. CONROY.

Mgr. George Conroy, Délégué apostolique du Canada, qui vient de mourir à St. Jean, Terre-Neuve, était comme on le sait, évêque d'Ardagh et Glonmaenoise, en Irlande. Né en 1825 au nord de l'Irlande, Mgr. Con-

roy fit ses études à Rome. Plus tard il devint secrétaire de l'archevêque, aujourd'hui cardinal Cullen. Il fut sacré évêque d'Ardagh, le 11 avril, 1871. L'année dernière, il fut nommé délégué apostolique au Canada. Arrivé à Québec à la fin de Mai, 1877, Mgr. Conroy visita toutes les villes

de la Puissance et une partie des États-Unis.

On nous informe que le père et la mère de Mgr. Conroy vivent encore en Irlande.

La mort de Mgr. Conroy a causé une profonde et douloureuse impression dans tout le Canada.—*Canadien.*



Mgr. CONROY.

VARIÉTÉS.

—Un médecin qui demeurait dans le quartier du Beaver Hall disait un jour : " Je suis harassé ; je viens de voir un malade au bout du faubourg Québec, un autre près des Tanneries, et un troisième au village St. Jean Baptiste.—Mais, docteur, lui répondit-on, à voir comme vous parcourez Montréal, tous vos malades sont donc à l'extrémité ? "

.

Papa, disait un enfant, qu'est-ce que c'est que ça, des blagues ?

—Des blagues ? fit le père...eh bien, c'est quand ta mère me dit qu'elle m'aime, et qu'elle laisse mes chemises sans boutons.

ÉNIGME.

Assez bizarre est mon espèce,
Je quitte mon pays par peur,
Quelquefois aussi par détresse,
Plus souvent encor par honneur.
Des anciens chevaliers singeant un peu
Prêt à pourfendre des géants, [l'allure,
Je cours le monde à l'aventure,
Très-avide d'événements.
Chaque jour en grande nombre il me vient
Tous fier à-bras, légers d'argent, des
Trop méfiants, ni trop crédules, [émules,
Lecteurs, laissez venir le dénoûment,
Et vous saurez si nous sommes vraiment
Ou des Bébés, ou des Hercules.

(L'explication au prochain numéro.)

—Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres.

EXPLICATIONS.

Le mot de l'énigme est les *deux pôles*.
Pour le Rébus No. 1 l'explication est :
En grandissant les caractères changent.

RÉBUS NON ILLUSTRÉ.

—Chiffre correctement tracé,
—Eau qui tombe gelée,
—Première lettre de l'alphabet,
—Cinquième mois de l'année qu'on ne retrouve plus.

Une Chantaise des Rues.

QUAND qu'on m'envoyait au collège, on plaçait Louise dans un atelier. Pendant des années je ne la vis plus qu'à de rares intervalles. Sa mère mourut, j'y pris à peine garde, non, je crois, par insensibilité, mais faute de comprendre la mort. En souvenir de la défunte, et aussi par inclination, ma mère se chargea volontiers de Louise. L'orpheline ne tarda pas à faire partie intégrante de la maison, où son intelligence, son activité, sa perpétuelle bonne humeur, la rendirent bientôt indispensable. Elle pouvait avoir quinze ans; si elle était laide ou jolie, je ne l'avais pas encore remarquée. La vie de collège avait déjà singulièrement entamé mon bon naturel: un petit monstre d'orgueil gonflait mon habit de collégien. Je savais parfaitement mesurer la distance qui me séparait de la jeune fille, et je commençais à trouver ses tutoiements à mon endroit d'une intolérable impertinence. J m'appliquai à le lui faire sentir. Je m'efforçai de me donner en sa présence un air froid et hautain, j'affectai de lui dire *vous* et de l'appeler *mademoiselle*. Elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Loin de là, plus le *tu* blessait, plus la maudite particule semblait sortir aisément de ses lèvres. J'en fus longtemps désolé et presque malade. Condamné à me rencontrer avec elle chaque dimanche, j'allai jusqu'à me faire priver de sortie pour la voir moins souvent. Je me flattais de l'intimider à la longue, et de l'amener insensiblement à me *respecter* davantage. A mon grand chagrin, je fus trompé dans mon espoir. La patience m'échappa, je me fâchai. "Pourquoi me tutoyez-vous?" lui dis-je un jour brutalement. Elle me regarda avec stupeur. "Oh! monsieur l'orgueilleux!" fit-elle. Et elle me tutoya plus que jamais. Chose à peine croyable, je me creusais la tête, je me mettais l'esprit à l'envers, je ne cessais de combiner des stratagèmes, uniquement en vue de me soustraire à cette insolente familiarité. Rien n'y fit. L'orgueil l'emporta à la fin sur tout autre sentiment, même sur une vague crainte d'être ridicule. J'allai trouver ma mère et lui dis tout d'une haleine:

"Je ne sais pas pourquoi Mlle Louise se permet de me tutoyer. Je ne suis plus un enfant. Si on savait cela au collège, qu'est-ce qu'il dirait?"

"Ma mère partit d'un grand éclat de rire, et je fus la fable de toute la maison. J'eusse voulu être un géant à mille bras pour anéantir le monde

entier et moi avec. Les vacances arrivèrent.

"J'avais pour camarade et confident un mien cousin dont on avait changé le nom de baptême de Jacques en celui de *Jacquot*. Précisément, à l'instar des perroquets, il avait quelque mémoire et manquait entièrement de jugement. Sa tête, d'ailleurs, n'était pas sans analogie avec celle de cet oiseau désagréable. Au fond, il avait le génie de la patience: c'était un homme à scier les grilles avec un ressort de montre, et à percer un mur de vingt pieds d'épaisseur avec un cure-dent. Il était envieux comme tout parent pauvre. Quand je voyais les fraîches couleurs de ce garçon joufflu, et son gros œil d'émail, je ne me doutais guère qu'il fut sournois et perfide plus que le traître Simon. Insinuant, flatteur, doué, en outre, d'un air excessivement bête, il était beaucoup aimé de ma mère, et possédait toute ma confiance. On le destinait au commerce.

"Jacques, ou Jacquot, comme je l'appelais de préférence, applaudissait à mon orgueil et trouvait que j'avais *admirablement* raison de ne pas vouloir être tutoyé, *moi collégien* par une petite fille qui, somme toute, selon lui, n'était que notre domestique.

"A ta place," me disait-il une fois "entre autres," je sais bien ce que je ferais.—Que ferais-tu?" m'écrierai-je. "D'abord, je n'y ferais pas plus attention que si elle n'existait pas," et, quand elle me parlerait, je lui tournerais le dos.—Hélas! mon ami, j'ai usé de ce moyen et de bien d'autres, et j'ai échoué.—Eh bien, je m'enfermerais dans ma chambre, et je mourrais de faim plutôt que de descendre m'asseoir à table à côté d'elle." Le conseil, dans l'espèce de désespoir où j'étais, ne me déplut pas. J'y réfléchis mûrement, et le croira-t-on? je me résolus à le suivre. Une découverte inopinée occasionna une totale révolution dans mes sentiments.

"J'errais de chambre en chambre, à la recherche de mon cousin, lequel me croyait à la ville. Au droit d'une porte derrière laquelle travaillait Louise, des éclats de rire me firent dresser l'oreille. Retenant mon souffle, je m'approchai. Ce que j'entendis figea le sang dans mes veines. Jacquot était là. Il faisait l'aimable auprès de Louise, et, en ricanant, lui racontait d'une voix de clarinette fausse, mes tourments, mon désespoir, sans oublier ma résolution de ne plus manger pour échapper à la honte de m'asseoir à côté d'elle. Imaginez-vous ma stupéfaction! Quel coup de massue que cette brusque certitude d'être le jouet et la dupe d'un coquin que je tenais pour un franc imbécile! En un clin d'œil, je fus plus vieux d'une

année au moins. J'eus la force de me contenir et de résister à l'envie de faire un éclat. Je me retirai à pas de loup, comme je m'étais approché. La conduite du cousin me donna beaucoup à réfléchir. Évidemment, il avait des vues sur Louise, et projetait de me tenir incessamment à l'écart, par peur sans doute de trouver en moi un rival. Il en résulta que pour la première fois, depuis bien des années, je songeai à regarder Louise. Que ne suis-je peintre ou poète! De ma vie, je n'avais vu une fille si fraîche, si jolie, si bien faite, si gracieuse, si coquettement habillée, en un mot, si essentiellement attrayante. Ou avais-je donc les yeux? Quelle folie était la mienne? D'orgueil, comme vous le pensez bien, il n'en fut plus question. Au contraire, je fus tout à coup assailli par la crainte de ne pas être préféré à Jacquot. Il me semblait actuellement que j'eusse un droit antérieur à celui de tout autre à l'affection de la jeune fille, et qu'on me volât mon bien en touchant à ce droit. Je ne fis pas néanmoins amende honorable sur-le-champ. En cela, je pensais bien moins à ménager mon amour-propre qu'à donner le change au cousin, que maintenant j'avais en grande aversion. Je persistai à boudier Louise ostensiblement, pendant que, dans le particulier, tout en faisant parade d'un peu de mauvaise humeur, je lui montrais graduellement un meilleur visage. Je réussis en effet à tromper tout le monde, excepté elle.

(La suite au prochain numéro.)

—:0:—

—Aux yeux de plusieurs, nos défauts sont des ombres qui grandissent à mesure que s'abaisse le soleil de notre prospérité.



AVIS aux jeunes gens qui seraient disposés à solliciter des abonnements pour notre journal—Nous enverrons dix numéros pendant six mois (adresses séparément aux personnes qui souscriront) sur la réception de \$4.25, et dix numéros, pendant un an, pour 8.50.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont., par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$1.00
Six mois.....	0.50
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Spaul 8, Ottawa